

CHAPITRE HUITIÈME

J'arrivai à Rork alors que l'après-midi était bien avancée. La ville semblait déjà endormie. Je parcourais les rues à la recherche d'une petite auberge où me reposer quelques instants et laisser mes affaires. Dans certaines rues il y avait des traces évidentes de lutte, mais je n'aurais su à quoi ou qui l'attribuer. La ville ressemblait à son nom, à ses mines : sale, poussiéreuse, aux rues désordonnées comme des galeries creusées au hasard de la roche. Mais la richesse de la ville-état était bien visible. Les maisons n'étaient pas collées les unes contre les autres mais séparées par de petites cours le plus souvent pavées. Chaque maison avait son porche, sculpté ou décoré, et les portes avaient un aspect bien solide. Je découvris plus tard que j'étais en fait dans un des plus beaux quartiers, celui qu'on est obligé de traverser avant de rejoindre le palais. Il n'y avait en effet qu'une entrée principale à la ville, et la plus large des rues menait directement au roi.

J'étais déjà venu à Rork, une fois, mais je ne me souvenais plus de ces détails. Pas plus que la forme des montagnes auxquelles la ville était adossée. Mais les éboulements avaient dû changer la configuration des lieux. Alors que le soleil déclinait, je pris quelques instants pour regarder ce qui avait dû être autrefois un paysage admirable et luxuriant. Désormais, des carrières à ciel ouvert avaient défiguré la montagne. Et ce n'était que la partie émergée de l'iceberg. Dessous, le labyrinthe était, disait-on, la construction humaine la plus étendue qu'il puisse exister. Je n'y croyais pas trop, j'avais entendu parler de lointaines constructions gigantesques aux dédales de couloirs démesurés, par des voyageurs qui faisaient partie de mes amis et qui n'avaient aucun intérêt à me mentir.

Le voyage depuis Evaldia n'avait pas été si long que ça, Rork se trouvant directement au nord du royaume. Mais il avait quand même été pénible. Les chemins de montagne avaient sans cesse fait sauter la diligence dans laquelle je m'étais installé. Heureusement, il n'y avait pas eu de souci majeur, même s'il avait fallu consolider avec les moyens du bord un essieu qui menaçait de se briser à chaque soubresaut. Il avait tenu bon, il était plus patient que moi... Je n'aspirais désormais qu'à un lit. Même un matelas de paille m'aurait suffi, tant que c'était plus mou que le banc en bois dans lequel devait encore être incrustée la marque de mon postérieur. J'avais un peu de temps devant moi. J'étais en effet parti juste après les Chasseurs, le temps de regrouper quelques affaires et d'affréter un moyen de transport. J'aurais pu faire le trajet à cheval, mais je ne me sentais pas encore prêt. J'avais, avec mes économies récemment gagnées du fruit de petits commerces que je faisais repartir, acheté une nouvelle jument. Monter avec une jambe en moins n'est pas chose aisée, mais je commençais à prendre mes marques. La jument baie – qui se prénommeait Blitz – était très docile et très calme. Je l'avais choisie pour cela. Elle n'était plus très jeune mais restait vigoureuse, et j'avais pu en obtenir un très bon prix. Je m'étais également remis à l'entraînement. Je ne pourrai bien sûr plus chasser, mais je voulais être capable de me défendre un minimum. Après la visite des Chasseurs, j'avais réalisé que j'étais passé encore plus prêt de la mort que les premières fois que je les avais croisés. Je crois même que je jouais avec elle, que je la provoquais. Et me faisant cette réflexion, je décidai de ne plus perdre une minute. J'avais abandonné l'idée de vivre uniquement pour moi : j'étais un mort en sursis. Tôt ou tard mes commerces prendraient un peu trop d'importance et je serais de trop pour l'un ou l'autre de ces braves gens. Il y avait aussi le Cercle, qui m'avait attaqué une fois et qui pourrait recommencer. Il y avait enfin, surtout, eux. Eux que je ne connaissais pas et qui avaient apparemment décidé de me faire confiance, au moins jusqu'à ce qu'ils se lassent de moi. Mais je m'étais habitué à une chose, une toute petite chose, qui me manquerait plus que tout si je venais à mourir. Cette façon qu'ils avaient de m'appeler « Orreg d'Evaldia », d'une voix froide et légèrement méprisante.

Comme si j'étais un nuisible dont ils ne pourraient se débarrasser, mais qui ne les gênerait pas plus que cela.

Je trouvais enfin une auberge digne de ce nom et de mes économies à la nuit tombée. L'enseigne affichait « Le bol fumant », ce qui était vrai. En réalité, c'était même un énorme chaudron qui fumait dans un âtre grand comme trois fois celui de ma petite maison. Je posai mes affaires dans une petite et très propre chambre. Le lit et le matelas de plumes me firent de l'œil, mais je décidai de prendre un bon repas, histoire de pouvoir en profiter encore plus après. Il était assez tôt mais la plupart des tables étaient prises et les repas déjà servis. Quand je fus assis, on me donna un bol en bois de taille raisonnable et une cuillère sans attendre que je demande quoi que ce soit. C'était déjà bien d'avoir le contenant, mais il manquait tout de même le contenu. Je regardais les allées et venues de l'unique garçon qui servait. Assez maigre, les cheveux bruns en bataille, le style négligé, il semblait pourtant très agile et très à l'aise au milieu de personnes visiblement plus riches et mieux éduquées que lui. Derrière le comptoir son père nettoyait ou remplissait des pichets et des verres de toutes tailles et tous matériaux. Je supposais que c'était son père à cause de la ressemblance physique, même si ce dernier était plus fort, avait un ventre plus rebondi et beaucoup moins de cheveux. De temps en temps il lançait des ordres à son fils d'une voix autoritaire mais gentille. Puis je le vis me montrer du doigt. Sitôt, le garçon vint à ma table. Enfin ! J'allais enfin pouvoir demander quelque chose à manger. Quand il parla, je fus certain de leur lien de parenté, tant la voix était identique :

- Monsieur, vous avez besoin de quelque chose d'autre ? Du vin peut-être ?
- J'aurai surtout besoin de savoir ce que vous pouvez m'apporter à manger.
- Vous apporter ? s'étonna-t-il en jetant un coup d'œil vers son père, l'air visiblement dans l'embarras.
- Je souhaite manger, je ne comprends pas ce qui vous surprend.
- Excusez-moi monsieur, se reprit-il, mais vous êtes sans doute un étranger. Notre auberge est connue dans tout Rork, et je pensais que...
- Je viens juste d'arriver en ville. Ce n'est pas ma première visite mais la précédente remonte à fort loin.
- Je comprends. Excusez-moi tout de même, mais ici vous allez vous servir directement dans le chaudron dans l'âtre. Ainsi vous pouvez décider de manger ce qu'il vous plaît : le bouillon, des morceaux de viande, de légume ou...
- Et si je veux des trois ?
- Ou un peu des trois, monsieur. Vous pouvez même vous servir autant de fois que vous le souhaitez.
- Vraiment ? Et combien m'en coûtera ce repas ?
- Le même prix que dans les autres auberges de la ville, monsieur, par décision du roi.

Cela m'étonna. Pas tant que le prix soit le même, je me souvins que le roi fixait de nombreuses règles pour faire respecter une certaine « équité », qui était en réalité toute fictive. Une minorité de la population se partageait les bénéfices des mines et du commerce, ceux qui vivaient dans le quartier qui menait de la porte au palais. Et les autres, ceux qui trimaient nuit et jour pour extraire les précieux minerais, s'amassaient dans de petites maisons où ils ne vivaient pas longtemps.

- Puis-je vous poser une question indiscrète, jeune homme ?
- J'y répondrai autant que possible.
- Si tout le monde se sert autant qu'il le veut pour le même prix, je suppose que les gens mangent plus ici qu'ailleurs ?
- Oui.
- Alors, comment faites-vous pour vous y retrouver ?

Il regarda à nouveau son père qui était en discussion avec plusieurs personnes : aucune aide à attendre de ce côté-là.

- Mais, monsieur, c'est le roi qui nous verse notre salaire, sur la base de la réputation de l'auberge. Et la notre a la meilleure depuis plusieurs années.

- Je veux bien vous croire. Merci.

Je fis ensuite l'effort de me lever et allai chercher mon repas. J'y retournai d'ailleurs deux autres fois. C'était simplement délicieux. Il ne m'était pas venu à l'esprit une seule seconde de faire jouer mon handicap pour ne pas avoir à me déplacer. D'ailleurs, il y avait un certain plaisir à se servir soi-même, à choisir les meilleurs morceaux, ceux qui semblaient les plus savoureux. Plus important, j'en avais appris un peu plus sur cette ville que je connaissais peu. Le roi avait l'air de savoir ce qu'il faisait, mais je ne me voulais pas me fier à cette première impression. Il me semblait qu'il faisait surtout n'importe quoi pour être bien vu des étrangers afin de vendre ses marchandises au meilleur pris et s'enrichir un peu plus. Je devinais une personnalité complexe basée avant tout sur sa propre estime et l'image de sa ville. Ma décision était prise, j'allais le rencontrer le lendemain. De toute façon il fallait que je cherche quelques informations, et le palais me semblait le meilleur endroit pour commencer. Avec un peu de chance j'aurais même des nouvelles des Chasseurs, ou je les croiserais. Mais je n'y comptais pas trop.

Le lendemain matin, je me levai un peu après le soleil. Je payai l'auberge pour une nuit de plus afin de pouvoir laisser mes quelques affaires et j'engloutis un bon morceau de pain et de fromage avant de prendre la direction du palais. Les façades lançaient des reflets métalliques tant la poussière était chargée en minerai. L'atmosphère était vraiment étrange, je ne m'en souvenais pas comme cela. On aurait dit une sorte de brouillard léger par l'aspect mais lourd par la consistance. Des rafales de vent vinrent en balayer une partie, et je pus distinguer toute la longueur de la rue qui montait vers le principal édifice de la ville (si on exclut les carrières, les mines et les entrepôts). Les gardes me regardèrent passer quand j'entraï dans le palais. Je me retrouvai dans une sorte de grand salon ou d'autres personnes attendaient comme moi. Au fond, sur une estrade, deux petits trônes étaient vides. L'un avait visiblement moins servi que l'autre. Un homme habillé d'une armure plus légère que celle des gardes vint à moi. Il tenait très habilement un parchemin, un petit encrier et une plume.

- Bonjour monsieur, me dit-il. Que désirez-vous ?

- Je souhaiterais rencontrer le roi.

- C'est que le roi est très occupé. Quel est votre nom ?

- Orreg.

Il sembla attendre la suite.

- Simplement Orreg, repris-je.

- Bien. Alors, Orreg, revenez demain.

Et il me tourna le dos. Son ton avait été froid et méprisant. Je comprenais encore un peu mieux comment fonctionnait ce palais et j'en étais que plus impatient de rencontrer ce roi. Je gardai l'équilibre sur mon unique jambe et tapotai légèrement l'épaule de l'homme avec ma canne de bois avec l'idée que j'avais une belle carte à jouer. Il se retourna et je pris le ton le plus distant que je puisse prendre, le plus impersonnel et autoritaire aussi.

- Voyez, monsieur, si je ne vous donne comme nom qu'Orreg, c'est qu'il devrait déjà éveiller chez vous quelque idée. Mais j'ai l'impression que vous ne servez pas votre roi aussi bien que vous le devriez.

- Que...

- Ainsi, continuai-je sans lui laisser le temps de parler, je suis un négociant dont on attend en général la venue car elle est signe de contrats juteux. Mais puisque vous me recevez ainsi – et ne faites pas semblant de ne pas m’avoir reconnu, ma jambe me trahit toujours – je vais m’en aller avec une opinion qu’il sera difficile de modifier.
- Veuillez me suivre, je vais vous faire attendre dans un endroit plus calme, puis je verrai si on peut vous recevoir.
- Je suis certain que vous ferez votre maximum.

J’attendis quand même un bon moment avant d’être introduit dans un autre salon, plus petit, où le roi pouvait avoir des entretiens plus privés. Alors que j’entrai, je vis sortir un garde qui semblait avoir plus de responsabilités que les autres. Il marchait d’un pas leste mais se retourna alors que j’allais me présenter.

- Sire, que dois-je faire s’ils sortent tout de même ?
- Ce qui doit être fait, Alius.
- Bien.

- Messire, permettez-moi de me présenter, Orreg d’Evaldia. Je suis ici car j’ai déjà la charge de nombreuses affaires. J’ai entendu dire que la production de Rork était remarquable, et je pourrais me laisser tenter par le commerce de certaines de ses marchandises. En grandes quantités, bien entendu.

- C’est bien. Mais que puis-je faire pour vous ?
- Simplement me donner votre prix.

Il partit d’un grand rire avant de reprendre :

- Vous êtes direct, vous. Mais je ne contrôle pas ce qui est extrait des mines. Il y a des parcelles qui appartiennent à de nombreuses personnes, c’est avec elles qu’il vous faut faire affaire.
- Je suis certain que vous pouvez m’aider tout de même.
- Non, je vous assure que non.

Il avait pris une voix plus menaçante.

- Bien, je m’excuse de vous avoir dérangé. Ah, une dernière chose, sire. J’ai entendu dire qu’une manticores hante vos mines.

Une étincelle traversa son regard et un sourire naquit pour disparaître aussitôt :

- On vous aura menti, je le crains. S’il y a eu telle créature elle est belle et bien morte.
- Ah ? La rumeur persistait à dire qu’elle défiait les hommes de Rork.

Le Roi se rapprocha de moi et planta son regard d’acier dans le mien :

- Rien ne peut se targuer de défier Rork. Rien, ni personne.
- Dois-je comprendre que vous auriez débarrassé vos mines de la bête ?

Avec un large sourire et avant de s’éloigner à grand pas il me lança :

- Ma hache ne connaît pas la défaite...

Je pris rapidement congé, préoccupé par ce que j’avais entendu. L’attitude du Roi et ces paroles ne collait pas avec l’image de la situation que je m’étais faite. Les Chasseurs ne pouvaient être morts, j’étais certain qu’ils viendraient facilement à bout de la bête. Mais le fait était que le roi semblait déterminé à s’approprier une victoire éclatante pour asseoir encore plus son autorité. Mes soupçons se confirmèrent quand je vis le dénommé Alius qui avait déjà rassemblé une petite troupe devant le palais. Celle-ci se mit en route alors que je reprenais appui sur ma canne. Je les suivis des yeux et les vis prendre la direction des mines. Mon cerveau réfléchissait à toute vitesse, essayant de rassembler tout ce que je savais déjà, ce que je venais juste d’apprendre et ce que je devinais. Je ne savais pas encore ce qui se tramait, mais je savais que je ne pouvais pas rester sans rien faire. Après tout j’étais venu à Rork pour voir et aider les Chasseurs. Et bien, j’allais le faire !

Je n'avais pas beaucoup de temps, ou au moins je le supposai. Je pris cependant le temps de déjeuner (par curiosité, dans une autre auberge du quartier principal : les prix étaient les mêmes mais la nourriture bien moins savoureuse). On réfléchit toujours mieux le ventre plein. Je n'étais plus aussi rapide qu'avant, et pour cause, même si ces derniers temps je me déplaçais mieux avec une seule canne pour soutien. Avant tout, il me fallait un guide. Je m'aventurais dans des quartiers beaucoup plus pauvres, proposant à des hommes forts aux visages creusés par nombreux éclats de roches de m'accompagner dans les mines. Mais aucun n'accepta, même pour une somme honorable. Ils avaient trop peur, cela se sentait. Le roi pouvait prétendre ce qu'il voulait mais si personne n'avait repris le travail c'est qu'il y avait une bonne raison. La plupart des mineurs devait avoir à peu près vingt ou vingt-cinq ans. Le travail leur avait sculpté des muscles parfois impressionnants. Il les avait surtout vieilliss prématurément. La plupart serait mort d'ici à dix ans à cause d'un éboulement ou plus probablement pour avoir trop respiré de poussière de roche et de métaux. Je me mis alors en quête non pas d'un guide mais d'une carte, ou de quelqu'un capable d'en dessiner une rapidement. Là encore je me heurtai à des refus, ou plutôt à des incapacités. Mon argent attirait ces travailleurs, mais ils ne travaillaient que dans des parties précises et aucun ne put me fournir un document complet. J'essayais de mettre en commun les bouts de plan récoltés ça et là mais chaque mineur avait sa propre vision des choses et je n'aurais même pas su superposer deux plans s'ils portaient sur les mêmes galeries. Finalement je retournai vers l'avenue principale avec l'idée de trouver une bibliothèque, un bureau, ou même quelqu'un d'assez influent et intelligent pour avoir fait tracer des plans détaillés.

Au détour d'une rue je me heurtai même à un homme plus grand que moi, plus costaud aussi. Il marchait d'un bon pas et ne regardait pas devant lui. Bien sûr je me retrouvai par terre. Le bougre ne s'arrêta pas. Je lui criai :

- Vous pourriez au moins aider un unijambiste à se relever !

En fait je n'avais pas besoin d'aide, et je n'en voulais même pas. Mais je voulais l'obliger à s'arrêter. La réponse me surprit tant que j'en oubliais de lui répondre :

- Je suis pressé Orreg. Dans une heure au « bol fumant » !

Je l'avais enfin reconnu au ton de sa voix. Je ne perdis pas une heure à l'attendre mais il aurait peut-être mieux fallu : je ne trouvais rien de probant. Quand je retournai à l'auberge il m'attendait déjà. Je m'installai à sa petite table en face de lui et commandai quelque chose à boire au jeune garçon. Mon ami avait déjà un verre, à moitié plein. Il demanda quand même qu'on le remplisse à nouveau.

- Valyan, je suis surpris de te voir aussi.

- Moi aussi, Orreg. Désolé pour tout à l'heure, j'avais quelque chose à régler. Tu sais ce que c'est les affaires...

J'acquiesçais avant de continuer :

- Qu'est ce que tu fais ici ?

- J'étais venu avec l'idée de gagner un peu plus, plus rapidement. Et toi ?

- Oh, rien, éludai-je. Gagner de l'argent n'est pas facile par les temps qui courent... J'imagine que tu sais ce qui hante les mines.

- Je me suis renseigné, que crois-tu ? C'est un vrai calvaire. J'ai bien failli perdre beaucoup. Si demain l'affaire n'est pas réglée je pars, j'ai déjà pris trop de risques à rester ici alors que le travail est arrêté.

- Par hasard, tu ne connaîtrais pas quelqu'un qui pourrait me guider dans les mines.

- Dans les mines ? Tu es encore plus fou que je le croyais, Orreg. Tu crois pouvoir tuer ce monstre ? D'après ce que je sais, plusieurs groupes de gardes ne sont pas revenus. Le roi lui-même est passé à deux doigts de la mort.

- C'est un imbécile orgueilleux.

- Peut-être, mais je l'ai vu s'entraîner une fois, c'est un sacré combattant.
 - Peut-être... Je ne veux pas tuer la bête, je veux juste retrouver des amis qui doivent être là-dedans.
 - Et bien, si jamais tu revois tes amis, dis-leur de sauter d'une falaise la prochaine fois, ils auront autant de chance de survivre. Sois sérieux Orreg, c'est de la folie. De toute façon, personne ne voudra t'accompagner, même pour de l'or.
 - Je m'en suis rendu compte... Et tu aurais un moyen de dénicher un plan un peu détaillé ?
 - Orreg, ta mort serait pour moi une occasion unique de devenir le plus riche négociant d'Evaldia, mais je t'assure que je ne la souhaite pas.
 - C'est une question de vie ou de mort...
 - Je confirme. Plus de mort, d'ailleurs.
- Je restai silencieux quelques secondes, le temps de boire un peu de vin, histoire de me désaltérer. J'avais la gorge sèche et je ne savais plus quoi dire pour le convaincre. Je tentai une autre approche.
- Ecoute Valyan, je suis allé voir le roi ce matin.
 - Et bien sûr il t'a fourni une petite armée pour t'accompagner.
 - Sois sérieux. Je lui ai dit que j'étais là pour affaires, mais j'ai un peu trop insisté sur la manticore et il m'a pris en grippe. Je pense quand même qu'après cet épisode il va avoir du mal à faire revenir les marchands. Je peux t'aider pour prendre un sérieux avantage sur le marché. Il ne vendra pas en grandes quantités à un seul négociant, il en deviendrait trop dépendant. Mais imaginons que j'en achète moi aussi, puis je te les revends moyennant un salaire de misère...
 - Tu m'intéresses, Orreg !
 - Trouve-moi un plan détaillé des mines, et l'affaire sera conclue !
 - Je vais voir ce que je peux faire. Dans quelle auberge es-tu descendu ?
 - Celle-ci.
 - Bien, je reviens dans deux heures, attends-moi dans ta chambre.
 - Fais vite, Valyan, pense à mes amis.
 - Je pense surtout à l'indigestion que risque de faire le monstre s'ils sont aussi stupides et têtus que toi !

Je tournai en rond les deux heures qui suivirent. Je lui faisais confiance, mais je doutais quand même qu'il puisse y arriver dans un laps de temps aussi court. A l'heure dite il n'était pas là. Je commençai vraiment à me ronger les ongles pour faire passer le temps. J'entendis enfin frapper à la porte, et m'y précipitai pour l'ouvrir. Ce n'était que le garçon :

- Un message pour vous.
- Je pris le parchemin qu'il me tendit, trop grand pour être un simple message, et lui donnai une belle pièce en retour. Je l'appréciais ce petit. Un bruit se fit entendre dans mon dos, presque au même moment où la porte se referma. Quelqu'un venait d'entrer dans ma chambre par la fenêtre qui s'ouvrait sur une terrasse où il n'y avait pas assez de place pour s'y tenir debout et s'y sentir à l'aise.
- Tu as passé l'âge de ces petits jeux, lançai-je.
 - Parfois je suis tellement nostalgique de notre jeunesse...
 - Comment as-tu fait ?
 - Qui sont ces amis à toi qui ont une folle envie de mourir ?
 - Merci pour la carte, dis-je avant même d'avoir déplié le parchemin.
 - Quand on peut rendre service... me répondit-il tout sourire.
- Il sortit par la porte, non sans m'avoir lancé un regard qui voulait dire : « souviens-toi de ce que tu me dois en échange ! ».

Il me fut difficile de rejoindre les Chasseurs dans les interminables couloirs et galeries des mines. De temps en temps un rugissement effroyable me glaçait le sang et me donnait une irrésistible envie de faire demi-tour. Je ne savais pas si c'était bon ou mauvais signe quand au combat. Peut-être celui-ci était-il déjà terminé, peut-être arrivai-je deux jours trop tard. Les rugissements m'aidaient un peu à me rapprocher de leur origine mais les nombreux échos rendaient la tâche difficile. Je ne sais combien de temps je passais dans ces souterrains, j'avais perdu toute notion du temps. J'étais rentré en fin d'après-midi, il devait faire nuit désormais. Mais le matin se serait levé que ça ne m'aurait pas plus étonné. Au bout d'un moment, je sentis enfin que je touchais au but. Les cris étaient plus proches, moins réfléchis par les parois. Ils étaient moins fréquents mais beaucoup plus intenses et le dernier me terrifia tant que je mis plusieurs minutes à me ressaisir. Si la manticore m'avait trouvé là, elle aurait pu me croire mort tant j'étais pétrifié. Heureusement pour moi il n'en fut rien, et après plusieurs tournants je tombai enfin sur le lieu du massacre. Les Chasseurs me faisaient face, leurs capuches rabattues. Ils ramassèrent certaines de leurs armes et en laissèrent d'autres, certainement hors d'usage. Puis l'un s'approcha et me dit, froidement :

- Que faites-vous ici ?

- Je suis venu...

- Vous ne comprenez rien, Orreg d'Evaldia ! lança-t-il en élevant la voix.

Cette fois, la façon dont il prononça mon nom ne me plut absolument pas. Il n'y avait plus de mépris, rien que de la colère sourde, de la haine même. Le silence retomba, pesant. Si j'avais pu j'aurais dansé d'un pied sur l'autre à la recherche d'une position plus confortable, mais je dus rester immobile, le bras gauche tellement rigide et accroché à ma canne qu'il en était devenu le parfait prolongement. Celui qui m'avait parlé se retourna vers ses compagnons. L'un des deux fit un petit hochement de tête, presque imperceptible tandis que l'autre ne bougeait pas plus que moi. J'eus la présence d'esprit de déballer ce que j'avais vu avant de me retrouver dans le même état que la manticore.

- Les hommes du roi vous attendent dehors, une embuscade. Je les ai vus avant de m'engager ici. J'ai un plan des galeries, il y a plusieurs autres entrées. Mais celle que j'ai empruntée nous rapproche plus de la ville et du palais. Les autres nous obligeraient à passer devant les gardes. Un poignard vola droit vers moi et coupa net ma canne. Avant que je ne sois pas terre, l'un des Chasseurs passa devant moi en lançant du même ton glacial :

- Montrez-nous le chemin. Et vite, sinon nous vous laissons ici.

Le deuxième passa sans même me regarder. Je m'étais remis debout quand le troisième me doubla, une voix féminine sifflant :

- Plus jamais sur le lieu des chasses, plus jamais !

La voix n'était même pas menaçante, pourtant je sentis que c'était la dernière erreur que je faisais en leur présence. La règle semblait suffisamment simple quand on y pensait : ne pas chercher à les voir ou à les contacter, simplement attendre leur bon vouloir. Je n'étais doué ni pour obéir aux lois ni pour être patient. Mais je sus en cet instant que je ferais une exception. C'était un peu plus que ma vie qui était en jeu. Je les suivis clopin-clopat et les rattrapa à un carrefour auquel ils m'attendaient. La suite fut un véritable calvaire. Ils courraient cinquante ou cent pas devant moi, tandis que je m'appuyais aux murs parfois glissants (car recouverts de mousse ou d'eau infiltrée) pour ne pas tomber. Il me sembla que le retour fut deux fois plus long que l'aller. Pourtant, quand nous ressortîmes, il était encore loin de faire jour. La lune et quelques étoiles brillaient dans une nuit sans nuages qui avait encore plusieurs heures devant elle. Les trois ne dirent pas un mot de plus et s'éloignèrent vers le palais sans même me jeter un regard. Je regagnai pour ma part « Le bol fumant » où m'attendait un lit douillet. Malgré tout le confort de la chambre je ne trouvai pas le sommeil, même après la course effrénée dans les couloirs des mines. Des images défilaient devant mes yeux : un poignard qui s'enfonçait entre deux mes deux yeux, une gueule garnie de crocs qui engloutissait ma tête, une galerie

qui m'ensevelissait vivant, un dialogue à bâtons rompus avec le roi quand il faudrait négocier le lendemain ou quelques jours plus tard. Tout ça pour quoi ? C'était bien la seule question à laquelle ne pas trouver de réponse m'empêcha de sombrer dans une sorte de folie.

Il avait attendu le soleil pour entrer dans la ville quelques semaines plus tôt. Maintenant il attendait la nuit. Derrière lui, la douzaine d'hommes que l'on avait mis sous son commandement vérifiait leurs armes, sans d'autre bruit que celui de la pierre à aiguiser. Le maître n'avait accepté cette mission qu'à contrecœur. En se pliant à toutes les volontés du Conseil il devenait rien de plus que son docile petit chien. Mais il savait tout cela nécessaire. Le Sombre s'était montré à Rork, il pourrait bientôt partir et, alors, l'argent et le pouvoir du Conseil lui serait utile. Encore quelques basses actions comme celle qu'il s'appêtait à entreprendre, et il aurait enfin le complet accord du Conseil...

Bien que son analyse lui semble juste, quelque chose clochait dans son plan. Quelque chose qui dévorait ces nuits, qui obnubilait ces jours. Alors que lentement le jour faisait place à la nuit, il se projeta à des centaines de kilomètres, en plein Nugetir. C'est le château d'un noble Nugétien qui avait accueilli la réunion mensuel du Conseil. Le maître revenait à peine de Rork et de la rencontre avec la manticore. En huit jours de voyages, il avait pu vivre et revivre ces instants, ce regard entièrement noir, profond, terrible. Il ne s'attendait pas à ça. Il ne l'avait pas vu venir, ce faisait il vieux ? Non, non. Ces années passés à parcourir les royaumes pour trouver une manière d'y retourner l'avait certainement affaibli. L'ennui est le plus traître des ennemis. Lorsqu'on l'introduit dans la pièce où les cinq monarques tenaient Conseil, il se jura d'accentuer l'intensité de son entraînement :

- De bien fâcheuses nouvelles sont parvenues jusqu'à nous. Vous ne nous avez pas habitué à l'échec...

Plus que le reproche, le maître distingua très nettement la satisfaction de le voir échouer :

- Nous n'étions pas préparés à faire face à ce que nous avons trouvé.

- C'est-à-dire ?

Sa réponse devait être bien pesée. Evoquer directement l'objet de sa plus profonde obsession n'était sûrement pas la bonne manière de procéder. Mais il devait quand même bien faire comprendre à chacun des monarques l'importance de la découverte, et son danger. Le Conseil ne se réunissait complètement qu'une fois tous les six mois. Entre temps des représentants participaient au nom de leurs souverains à des réunions mensuelles. Le maître veillait à n'avoir à faire qu'aux Rois, les sous-fifres sans pouvoir ne l'intéressaient pas... Il faisait donc face aux cinq plus puissants monarques des terres habitées du continent. On avait clos tous les volets, seul un chandelier projetait une lumière circulaire sur le centre de la pièce. En demi-cercle autour de lui, les cinq membres du Conseil étaient invisibles, cachés dans l'ombre de la pièce. Pourtant le maître pouvait distinguer très nettement chacun d'eux ainsi que les hommes d'armes qui, dans le fond, restaient silencieux, l'arme à la main. Ils ont donc peur de moi, pensa le maître en apercevant les épées hors de leurs fourreaux, bien :

- Nous avons d'abord fait face à une manticore qui n'avait pas encore atteint l'âge adulte. Ce détail aurait dû nous alerter, mais le fait est que la manticore possédait déjà la taille et les atours d'une adulte.

- Et comment expliquez-vous cela ?

- Avec ce qui suit.

Il marqua un temps et essaya de faire transparaître un peu de fierté dans ses mots.

- Mes élèves ont eu tôt fait de mettre à bas la bête. L'entraînement porte ses fruits.

« Bien qu'ils soient encore lents, imprécis et impatients » rajouta-t-il pour lui-même.

- Mais alors qu'ils allaient mettre un terme à la chasse, ce qui semble être la mère de la manticore a fait irruption dans le combat. J'ai dû choisir entre la sécurité de mes élèves et la chasse. En tant que maître l'idée que l'un de mes élèves soit tué m'est insupportable.

En parcourant les royaumes et en courtisant tous les rois passés comme présents, il avait appris à dissimuler la vérité aussi efficacement qu'il était nécessaire :

- Hmm... Une décision sage, acquiesça le souverain d'Acsithal. Mais pourquoi avoir fui la ville ?

- Pour deux raisons. Vous devez connaître la première : le roi de Rork a défié le Conseil en voulant se débarrasser de nous.

- Il n'est pas à vous de juger si oui ou non Rork a défié le Conseil, Maître.

- Pardonnez-moi sire, j'ai parlé trop vite.

« Mais assez fort pour que vous n'ayez pas d'autre choix que celui de châtier ce scélérat... » ajouta-t-il en silence.

- Quel est donc cette deuxième raison ?

- J'y venais, votre Majesté. Si la première manticore nous a trompé quand à son âge par son apparence, c'est parce qu'il s'agit là d'*autre chose* qu'une simple manticore. La taille, et les... appendices de la mère ont affirmé ce dont je me doutais. Ces créatures, mes seigneurs, étaient des représentantes du *Sombre*...

Il laissa le mot se répercuter sur les murs de la salle. Il vit les monarques se jeter des regards consternés :

- Que voulez-vous dire ?

- Le Sombre gagne nos contrées, mes seigneurs. Il a traversé la mer et s'infiltré dans vos terres. L'attente n'est plus permise, la menace est proche.

- Soyez plus précis.

- Cette manticore pourrait à elle seule détruire Rork, si la fantaisie l'y prenait. Les armées des hommes seraient complètement balayées si le Sombre venait à se répandre... Un cas isolé peut paraître anodin, mais il est l'avant-garde d'une épidémie.

- Que recommandez-vous, chasseur ?

Le changement de ton et, surtout, l'appellation « chasseur » lui firent comprendre que le moment était crucial :

- Cette terre fut jadis gouvernée par la loi du plus fort. Monstres et animaux de toutes races se côtoyaient dans l'anarchie la plus totale. Certains « savants » disent que la nature vivait en « harmonie ». Rien n'est plus faux. Un groupe de monstres dominait les autres. Mué par une force invisible et terrible. L'Homme s'éleva alors et fit reconnaître ses droits sur la terre. De conscience supérieure il érigea un monde libre, prospère et enfin juste. Aujourd'hui cette force revient hanter le monde des hommes, plus sournoise et dangereuse que jamais.

- Nous savons tous cela, Zahirss, s'impatienta le Roi de Fanlroï. Répondez à la question.

- Bien sûr, sire. Vous savez d'où je viens et ce que j'y ai vu. Je vous prie mes seigneurs de me donner à nouveau les moyens de traverser le Grand Océan, de trouver la source du Sombre et de la détruire pour la sécurité des Hommes.

- De quoi parlons-nous ?

- L'une des causes de mon premier échec est que nous avons atteint les terres de l'Au-delà brisées, sans vivres et en ayant perdu la moitié de nos gens. Il me faut de puissants bateaux, plus grands et plus robustes que ce qui existent. Des voiles qui sauront tenir sous la pire des tempêtes et des cales assez grandes pour abriter six mois de nourriture. Il me faut des hommes robustes et entraînés, il me faut des armes d'argent pour chacun d'eux...

- Nous étudierons votre demande.

Le maître maugréa en silence. Il avait, semble-t-il, perdu la partie.

- Mais avant de penser à l'Au-delà nous avons besoin de vous ici. Nul ne saurait bafouer le Conseil des Rois sans être sévèrement puni.

- Le Roi de Rork a bafoué notre autorité. Il a insulté le Conseil. Il doit être châtié, reprit le Roi de Telos, silencieux jusqu'alors. Vous irez à Rork à la tête d'une compagnie d'hommes prêts à suivre chacun de vos ordres à la lettre. Vous serez suivi par un noble désigné pour être le nouveau maître de Rork. Votre mission sera de faire en sorte que ce soit le cas.

- Sauf votre respect, sire, je chasse les monstres, pas les hommes.

Le Roi poursuivit comme si de rien n'était :

- Vous serez particulièrement attentif à ce que *personne* ne soit capable de prétendre légitimement au trône de Rork.

- Sire, je...

- Vous êtes homme du Conseil, tonna le monarque. Et en homme du Conseil vous vous pliez à nos ordres ! N'est ce pas, Maître ?

- Votre serviteur...

- Partez dès qu'il est humainement possible.

- Bien. Je remercie le Conseil de m'avoir écouté. Soyez assurés que tout mon être vous est dévoué.

Zahirss esquissa une révérence. Lorsqu'il se releva il dut faire un incroyable effort de volonté pour ne pas laisser exploser sa colère. Malgré la présence des hommes en armes il aurait pu trancher la gorge de ces cinq pantins avant même que leurs gardes n'en aient conscience. Mais ils lui étaient encore utiles...

Le bruit des chevaux au galop le tira de son souvenir. La nuit était maintenant installée et les hommes qui le suivaient étaient tous en scellent, attendant ses ordres patiemment. Ils portaient tous des vêtements noirs et un masque sur le visage. De parfaits assassins. Enveloppé dans un manteau de fourrure, le visage bouffi, un homme fit irruption à la tête d'une colonne d'une trentaine de cavaliers dont la plupart portait les distinctions de la chevalerie. Il s'adressa directement à Zahirss :

- Je suis le Comte de Vasne, désigné par le Conseil dans sa sagesse pour faire revenir le trône de Rork à la raison et vous devez être...

- L'homme qui va vous livrer Rork. Restez ici jusqu'au jour puis chevauchez jusqu'à la ville. Si une bordée de flèches vous accueille c'est que nous avons échoué, sinon rejoignez le palais sans vous arrêter.

Il connaissait de renom les hommes que l'on avait mis sous son commandement et il doutait d'échouer. Mais l'idée de voir ce gras nobliau crever de peur de se faire percer la bedaine à l'approche de la ville égayait un peu cette mission.

Sans attendre Zahirss éperonna son destrier et partit au galop vers Rork, suivi de près par les assassins du Conseil. Quand ils arrivèrent aux portes elles étaient encore ouvertes. Un problème de moins, pensa le maître, en faisant signe à deux de ses hommes de s'occuper des gardes. Le premier sang de Rork coula peut avant qu'ils ne pénètrent tambour battant dans la ville.

La suite se déroula à l'image d'une ombre qui glisse à la lueur d'une torche portée au travers des cours et couloirs du palais de Rork. Les dagues tranchèrent, les épées frappèrent d'estoc, sans bruit. Le sang coula vite et abondamment. « Pas de prisonnier » avait ordonné Zahirss avant de lâcher la meute des assassins dans les murs. Il marchait d'un pas tranquille vers la loggia du roi, enjambant les cadavres des gardes. Au détour d'une cours il tomba sur une scène qui fit le fit sourire : Alius le capitaine des Gardes entouré de quatre ombres la dague à la main.

- Vous ?! hurla le capitaine quand il aperçu Zahirss. Traître !

- Vous saurez dès à présent qu'il faut toujours finir ce que l'on entreprend. Vous auriez dû me faire donner la chasse ce soir là au lieu de mouiller votre pantalon quand j'eus passé tous vos archers au fil de ma lame.

On devinait la teinte cramoisie du visage du capitaine à la lueur des flambeaux.

- Rork ne plie le genou devant personne, murmura-t-il.

Il voulut appeler à la garde mais une dague vint se ficher dans sa gorge avant qu'un son ne s'envole.

- Toujours finir, capitaine. Toujours...

Le Roi, plongé dans la lecture d'un éventuel traité avec Evaldia ne se rendit compte de rien avant d'entendre les deux gardes en faction tirer leurs épées puis s'effondrer quelques instants plus tard. La porte s'ouvrit lentement, dévoilant Zahirss, un large sourire aux lèvres :

- Bien le bonsoir, sire.

Le Roi se rua sur sa hache qu'il ne quittait jamais et la brandit devant lui :

- Si vous croyez pouvoir vous débarrasser de moi l'épée au poing, vous êtes plus sot que je ne le croyais !

- Votre orgueil ne vous quitte jamais, n'est ce pas ?

Le maître se versa un verre de vin et s'installa dans le grand fauteuil en cuir noir que le Roi occupait quelques instants plus tôt :

- Mes maîtres sont des gens qu'il ne fait pas bon contrarier. Encore moins insulter. Vous auriez dû suivre mon conseil...

- Rork ne plie le genou devant personne !

- En tout cas votre petite rengaine est bien rentrée dans l'esprit étriqué de votre chien de personnel.

- Alius... souffla le Roi.

- Je crains qu'il n'ait fallu piquer le chiot, il avait la rage...

- Vous le paierez !

- Je ne crois pas. Pas plus que la fin de votre lignée...

- Non... mon fils...

- Il faut être beaucoup plus malin et talentueux que vous dans l'art de la politique pour défier le Conseil des Rois...

- Meurs !

Le Roi fit deux pas en avant et écrasa sa lourde hache sur le fauteuil déjà vide. Zahirss dégaina une dague de sa manche et fit danser le fil de la lame sur la gorge du monarque. Ce dernier tomba à la renverse, les deux mains sur le cou pour tenter de stopper le sang qui bouillonnait.

- Très bonne suggestion...

Zahirss nettoyait sa dague quand l'officier des assassins vint lui faire son rapport. Il parla sans s'arrêter mais le maître ne semblait pas l'écouter. Debout devant la fenêtre il semblait aspiré par autre chose :

-... l'héritier est donc bien mort, termina l'assassin.

-...

- Monsieur ?

- Hmm ?

- Un problème ?

- Non... Rien...

Il avait senti une présence qui se déroba à lui.

Le maître ne fut pas surpris d'apprendre que trois chasseurs étaient partis dans les mines à la rencontre de la manticore. Il s'arma et se prépara pour faire face à n'importe quelle situation et entra à son tour dans les profondeurs de la terre.

Bien vite l'odeur de la mort lui indiqua une direction. Tous sens aux aguets il progressa dans les tunnels. Lorsqu'il déboucha enfin sur la grande salle où gisait l'imposant cadavre de la manticore, il se figea sur place. Depuis l'entrée il reconstruisit le combat grâce aux traces encore fraîches. Un sourire carnassier vint éclairer son visage et lorsqu'il pénétra enfin dans la pièce pour aller voir le cadavre de plus près il laissa échapper dans un souffle :
- Vous êtes plein de surprises...